



Pages 46-47 : Regina Porter / Un tableau américain  
Page 47 : Chris Kraus / Un SS et un hippie à l'hosto  
Page 50 : Catel / «Comment ça s'écrit»

# LIVRES

Par  
**FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**  
Envoyée spéciale à Biarritz  
Photos **OLIVIER GACHEN**

**L**é dernier Marie Darrieussecq n'est-il qu'un «énième» roman sur les migrants? Rose, sa psychologue de 40 ans un peu hagarde, partie en croisière à Noël pour occuper ses deux enfants un peu sales gosses, se trouve certes confrontée à un sauvetage nocturne méditerranéen. Elle tend échevelée, dans un geste dérisoire et quasi maternel, le téléphone portable de son fils à un adolescent nigérian parmi les 150 rescapés recueillis sur le pont du paquebot. Ce cellulaire devient un fil d'Ariane qui la mène à Calais, autre lieu emblématique, au milieu du ballet nocturne de silhouettes errantes dans une station-service, pour venir sauver Younés. Cela paraît un peu comme vouloir vider la mer avec une petite cuillère.

Mais la position de la romancière ne se situe pas du côté du pathos ou de la résolution. Sa force est de réussir à raconter le point de vue d'une famille de classe moyenne aux bleus existentiels, un peu paumée, un peu alcoolo, en migrance elle aussi du malaise parisien vers la basque Clèves, et son rapport malhabile avec un énorme sujet contemporain. Le nôtre. En osmose mentale avec Rose, magicienne sur les bords, du fluide dans les mains, et dans une justesse de style, réaliste, mi-ironique mi-cérébral. «A partir de là Rose tombe dans une faille: elle a accès, et c'est très désagréable, à ce qui s'ouvre dans le temps quand on est hors de soi.» *La Mer à l'envers* maîtrise habilement un jeu du dedans et du dehors. Du soi et du monde.

Invariablement, Marie Darrieussecq passe ses vacances au Pays basque, circulant entre sa maison d'enfance de Bussussarry et la plage d'Ilbarritz, surplombée d'un intriguant château baroque. «Il a été construit pour abriter le plus grand orgue jamais construit, dit-elle. On le dit hanté.» A peine *La Mer à l'envers* achevé, elle a été nommée présidente de l'avance sur recettes du Centre national du cinéma, un poste qu'avait occupé Paul Otchakovsky-Laurens, son éditeur, et dont elle connaît l'ampleur. La tâche des tas de scénarios à lire la réjouit, comme la pile de romans pour le Médicis, dont elle est jury.

**Quand avez-vous entrepris *La Mer à l'envers*?**  
C'est toute une his- Suite page 44

«J'écris au moins sur deux jambes»

## Entretien avec Marie Darrieussecq

Marie Darrieussecq, à Bayonne, le 6 août.



**LIVRES / À LA UNE**

**Entretien avec Marie Darrieussecq**

Suite de la page 43 toire. Il m'a pris cinq ans. Je n'ai jamais mis autant de temps. Il a planté deux fois comme une machine. Je n'y arrivais pas. J'ai écrit deux courts livres entre-temps, *Etre ici est une splendeur* sur la vie de la peintre Paula Becker et *Notre Nuit dans les forêts*. Ils m'ont un peu sauvée de l'énorme chantier dans lequel j'étais empiétrée. Rester plantée m'est insupportable. J'ai toujours besoin d'écrire. Comme je suis très obstinée, j'ai fini par y arriver.

**Qu'est-ce qui posait problème ?**  
L'incarnation du migrant. On ne sait déjà pas comment les appeler, migrants, réfugiés, demandeurs d'asile, voyageurs... Si *Odyssée* était le thème du festival d'Avignon cette année, Ulysse n'est pas une métaphore qui fonctionne. Ulysse est un homme heureux, un homme triomphant même s'il est égaré. Il a gagné la guerre quand il part en exil. Aucun migrant que j'ai rencontré n'a gagné la guerre. Donc je n'arrivais pas à l'incarner. En même temps, quand il y a une zone, un événement que le langage ne sait pas nommer – et la migration de masse est un des grands événements contemporains –, la littérature doit absolument s'en occuper. C'est de l'ordre du devoir. La littérature doit se charger de ce qui nous arrive et le nommer. Et c'est extrêmement difficile. Je voulais un jeune que j'ai mis du temps à trouver.

**L'avez-vous vu dans la réalité ?**  
C'est un mélange. Quatre personnes m'ont vraiment donné des clés, des bouts d'histoire. Il y a aussi une photo prise dans ce camp terrible au bout de la Tunisie d'un migrant avec deux téléphones portables.

**Avez-vous recueilli beaucoup de témoignages ?**

Le livre a démarré par un voyage à Niamey, au Niger, où l'invitation de l'Institut français où je suis allée avec Paul Otchakovsky-Laurens. C'était après la chute de Kadhaï, en pleine panique politique autour de la migration. Il y avait un accord avec l'Algérie et la Libye pour refouler systématiquement au Niger ceux qu'on appelait les «refoulés de Libye». Eux, ils s'appelaient les «stranded», les échoués. Toute l'Afrique de l'Ouest se retrouvait donc dans une nasse à Niamey et Agadès, incapable d'en sortir. J'imaginais un migrant lambda. Je ne voulais pas écrire les *Misérables* mais l'histoire d'un adolescent qui tente l'aventure. A Niamey, j'ai rencontré des gens très abimés, des «échoués», et aussi des jeunes qui voulaient repartir tout de suite. Puis je suis allée Porte de la Chapelle à Paris et à Calais, en reportage pour Arte.

**Toujours dans l'idée de nourrir un livre ?**

**«Ulysse est un homme heureux, un homme triomphant même s'il est égaré. Il a gagné la guerre quand il part en exil. Aucun migrant que j'ai rencontré n'a gagné la guerre.»**

Tout ce que je fais, c'est pour ça. Toute la scène à la station Total vient de Calais. C'était à la fois très réel et complètement irrationnel. Cette vision de la station-service la nuit, c'était de la science-fiction. Une sorte de vaisseau spatial posé là avec ses lumières, très romanesque. Dans le paysage, il y a le trou de l'Eurotunnel, cerné par sept grilles, que quasiment plus personne ne tente. Et après il y a le trou de la station Total rempli d'un ballet de 200 personnes. Je me suis dit que le passage était là. Les migrants, ce sont des passe-muraille. Quand ça sonne anglais dans le téléphone comme ils disent, c'est qu'il y en a un qui a traversé et c'est magique. **Et la croisière qui ouvre le roman, vous l'avez faite ?**

J'y suis allée avec mes enfants en 2012 et je voulais le raconter. Il y a deux sommets du capitalisme dans le livre : le bateau de croisière et la station Total. Mon système, je l'avais. Mais je n'avais pas le jeune. Et son nom m'a aidée. Ah mais c'est Jonas en fait, Younès en arabe, ce n'est pas du tout Ulysse. Le prénom d'un personnage, c'est hyperimportant. Écrire, c'est des toutes petites choses parfois. Pendant la croisière, on est passé au large de Lampedusa. Je me suis dit : mais où sont-ils ? Ils doivent être là. Ça a fini par faire un roman. Le paquebot qui passe au large de la Libye rempli de passagers en train de boire, de se gobeberger de junk food et de jouer au casino, c'est vertigineux. Godard avait bien saisi ça dans *Film socialisme* : le début se déroule sur un paquebot et il filme très bien ce capitalisme clinquant. C'est du faux luxe en plus. Ça vaut 1000 euros la semaine nourri logé. Et là, on la voit, la classe moyenne européenne.

**C'est sur le bateau que Rose croise Younès et qu'elle lui donne le téléphone de son fils Gabriel... J'ai repris le personnage de la meilleure amie de Solange, Rose,**

psychologue à Paris, qui apparaît brièvement dans *Il faut beaucoup aimer les hommes*. Je voulais un jour raconter sa vie et elle est devenue le pivot de ce nouveau roman. Sa rencontre inattendue avec ce jeune homme donne du sens. Elle fait un geste. Mon fils m'a beaucoup aidée sur le plan technique parce que maîtriser le téléphone donne plein de clés. Dans mes premiers textes, il n'y a pas de téléphone portable parce que je ne savais absolument pas quoi en faire sur le plan narratif. Maintenant cela me paraît un formidable outil de dynamique narrative. Il y a juste un petit bug : Younès garde le numéro de téléphone de Gabriel. Je rajouterai une phrase dans une prochaine édition pour que Gabriel accepte de perdre son numéro...

**Rose paraît déboussolée...**

Elle ne sait plus être mère et s'occuper de ses enfants, elle fait ce qu'elle peut. C'est une bonne psy, elle a même une forme de génie clinique très peu orthodoxe. Elle est plus épuisée que perdue. Ce n'est pas une héroïne. Rose est aussi une alcoolique qui se cache. Elle a toujours un verre à la main mais comme son mari est pire qu'elle... C'est aussi l'histoire de la classe moyenne à Paris, une psychologue et un agent immobilier qui n'ont pas les moyens de se loger.

**N'avez-vous pas une prédiction pour les personnages d'agents immobiliers ?**

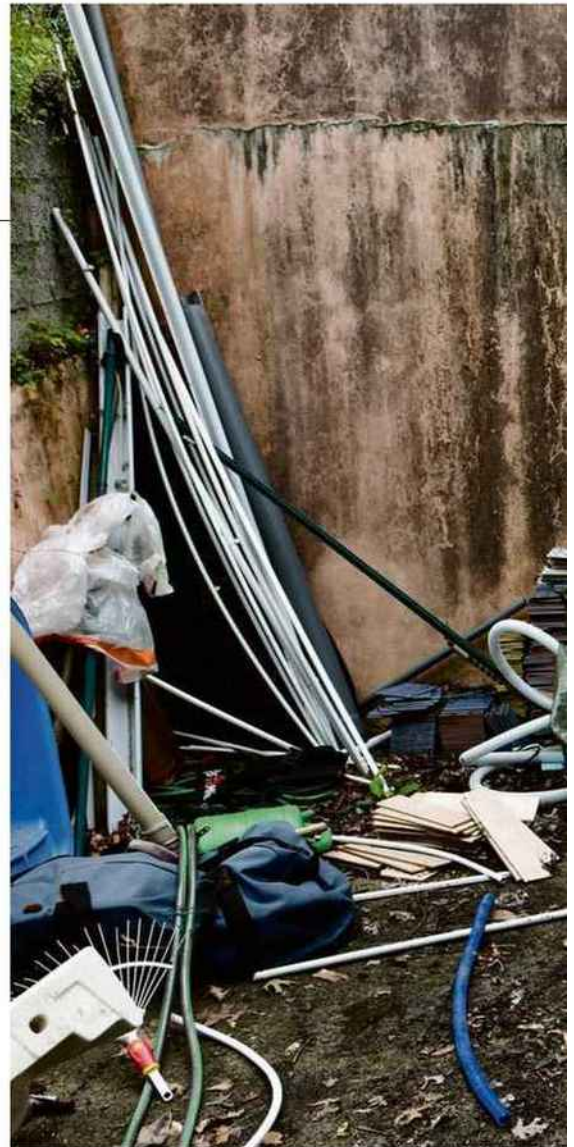
C'est très romanesque. Dans *Naissance des fantômes*, il y en a déjà un. J'ai aussi réalisé des entretiens avec quelques-uns. Ce sont des gens qui vous vendent votre prochaine vie. Et ils croient tous aux maisons hantées ; ils ont d'ailleurs du mal à les céder. Un de ceux que j'ai vus m'a raconté qu'après avoir vendu une maison de pendu sans le dire, il est retourné des années après voir les acquéreurs qui habitaient les lieux pour leur avouer, tellement ça le travaillait. Inévitablement, les gens ont raconté les bruits étranges dans la maison... J'adore ça !

**Vous y croyez, aux maisons hantées ?**

Non, mais il n'en faudrait pas beaucoup. Fondamentalement je n'y crois pas, en plus je suis athée, c'est tout un système, je voudrais croire à la raison, c'est mieux.

**Dans *La Mer à l'envers*, il y a quand même un appartement hanté rue d'Aboukir...**

C'est une histoire vraie. J'ai rencontré un agent immobilier qui avait eu dans son portefeuille un appartement à vendre où Guy George avait assassiné une jeune femme. Il était invendable parce qu'on l'avait vu à la télé. Il a fini par trouver un acheteur, mais comme par hasard, il y a



eu des phénomènes paranormaux. Je me suis par ailleurs amusée parce que l'adresse rue d'Aboukir est une façade factice, une façade qui cache une cheminée d'aération de la RATP. Question fantômes, je vais un jour faire un sort à Arnaud, qui apparaît dans plusieurs de mes fictions. Je voudrais faire un court roman fantastique sur un chasseur de démons. Ici, au Pays basque, il y en a beaucoup. C'est une terre de sorcières, l'Inquisition, Pierre de Lancre...

**Ne venez-vous pas d'une lignée de sorcières ?**

Ma mère est persuadée d'avoir des rêves prémonitoires et qu'elle peut faire usage de télépathie. Ma grand-mère faisait tourner les tables. Il y a des récits familiaux sur un guéridon que je possède qui est passé par une fenêtre. C'est mon héritage. Et j'ai été très hantée petite. Avant ma naissance, mes parents ont perdu un fils à l'âge de deux jours d'un accident médical et cet enfant m'a beaucoup travaillé. Et donc moi, je

suis un ratage parce que je suis née fille trois ans après. Ça a beaucoup forgé mon féminisme. J'écrirai un jour cette histoire très sombre, mais de façon assez autobiographique. J'ai vraiment du mal à en parler malgré quinze ans de psychanalyse, j'ai besoin d'écrire ces choses-là. Je suis une fausse fille unique en fait, car il est très présent. Mes parents étaient très jeunes quand ils l'ont perdu, ils avaient 23 ans à la fin des années 60. Personne ne les a accompagnés. Je suis née avec des parents endeuillés, c'était dur et silencieux, c'est pour ça que j'écris.

**Ce que fait Rose à la fin, c'est une forme de magie...**

Rose est une sorcière qui s'ignore. Vous me le faites réaliser. Je ne m'étais pas dit ça. **Pourquoi alternez-vous les types de romans ?**  
J'écris au moins sur deux jambes. Il y a les romans secs portés par une seule voix à la *Truismes* ou *Tom est mort*. Et il y a les romans plus am-



Marie Darrieussecq, à Bayonne, le 6 août.  
PHOTO OLIVIER GACHEN

a couché pour faire plaisir, le nombre de fois où on a couché sans être convaincue qu'on le voulait, le nombre de pratiques qu'on a faites sans être convaincues qu'il fallait les faire... Elles ne sont pas pareilles, les gamines aujourd'hui. C'est très romanesque au sens noble, c'est-à-dire que c'est une zone que le roman peut travailler très efficacement pour faire réfléchir les gens. Il y a une telle identification aux personnages possible qu'on se met à réfléchir mieux que sur un livre théorique. Je crois beaucoup à cette force-là de la fiction. Chaque auteur a au moins derrière lui dix ans de mise en place, j'appelle ça la réverle. **Comment situez-vous votre œuvre ?**

Paul Otchakovsky-Laurens m'avait aidée à le penser, il m'avait dit que je faisais partie de ces écrivains qui prennent en charge non pas la France mais le monde, comme Jean-Philippe Toussaint, Jean Echenoz. On travaille sur plusieurs faisceaux horaires sans aucune timidité. Nos personnages peuvent être placés à différents endroits du monde et ça coule de source. Selon lui, c'était nouveau et la littérature française avait complètement fait pêter le cadre. Il disait aussi que je fais partie de ces écrivains qui portent en eux une langue étrangère, que ce soit réellement le basque, ou une langue qu'on se fabrique soi. C'est un topos d'ailleurs. Proust l'avait dit : « *Ecrire, c'est toujours écrire dans une langue étrangère.* » Cioran l'a dit aussi à sa façon. Paul le portait très fort comme éditeur. Ecrire le français comme une langue étrangère, c'est beau je trouve. **Vous êtes d'accord avec ça ?**

J'ai l'impression que c'est ce que je fais. Il avait une théorie, Paul, sur les écrivains qui viennent d'une autre langue. Et le basque, c'est vraiment ma langue maternelle, la langue de ma mère qui me le parlait. Cela donne une grande force quand on écrit en français parce qu'on peut jouer avec, ce n'est pas une langue sacrée. On sait depuis tout bébé que c'est une langue parmi d'autres. Cela donne une très grande liberté. ◀

ples à la troisième personne qui embrassent le monde d'une autre façon. Mais il y a toujours le corps, les fantômes, la mer. Ça prend sens peu à peu. J'espère. Modiano ou Ernaux, on reconnaît tout de suite. Je suis un écrivain plus protéiforme. Flaubert a écrit *Salambô*, *Madame Bovary* et *la Tentation de saint Antoine*, des registres différents. **Est-ce important de réutiliser vos personnages ?**

Vers l'âge de 40 ans, je suis arrivée au bout de leur invention. C'est aussi pour cette raison que j'ai eu du mal à imaginer Younés. Maintenant j'ai un réservoir, un village, où je vais les prendre. Ils sont déjà là. Je ne raisonne jamais en termes d'histoire à raconter. J'ai beaucoup d'atmosphères, de situations de récits, de paysages. Je ne fais pas de plan. C'est pour ça aussi que je m'arrache les cheveux. J'écris des bouts, des choses qui me tiennent à cœur. Certains cinéastes travaillent comme ça, c'est encore plus casse-gueule

au cinéma. Ils se rattrapent au montage. Moi, je fais souvent ainsi, j'ai des rushes et je les monte. C'est abyssal parfois.

**Sans savoir où vous allez ?**

J'ai la fin. Je sais où je vais.

**Certains romans ont-ils été adaptés à l'écran ?**

Il y en a quatre en cours d'adaptation. *Truismes* est une vieille antienne. Depuis Godard, il y a toujours quelqu'un qui s'en occupe et ça n'aboutit jamais. Pour des raisons essentiellement artistiques en fait. Godard l'avait dit joliment : il y a trop d'écriture pour l'adapter. *White* est en bonne voie d'adaptation en Angleterre par Emily Young avec la BBC. *Clèves* aussi en France et *Notre Vie dans les forêts* a été acheté par Haut et Court.

**Que vous a apporté le fait d'être psychanalyste ?**

J'avais une dette envers la psychanalyse du divan. J'ai fait une dépression assez grave entre 20 et 25 ans. La psychanalyse m'a vrai-

ment sauvée et m'a permis d'écrire *Truismes*. Elle m'a permis de me détacher un peu de moi. Je ne sais pas faire grand-chose à part écrire mais je savais que ça, je pouvais le faire. C'est un peu comme Rose : il faut exercer ce qu'on a dans les mains. J'ai exercé une dizaine d'années, et j'ai toujours un pied dans une association. On perd très vite un contact réel avec l'inconscient. Je rêve moins qu'avant par exemple. J'aime bien garder un contact avec des gens qui ont des patients tous les jours, qui parlent de leurs pratiques. On ne parle jamais assez des rêves, ils ont une présence réelle dans nos vies.

**Quel est votre prochain projet ?**

Je ne vais pas me remettre tout de suite dans un gros chantier. Mais j'écris toujours un peu, en ce moment un essai sur l'insomnie. Mais un essai on peut l'écrire une demi-heure par-ci une demi-heure par-là. Pour un roman, il faut ne penser qu'à ça.

**Pourquoi l'insomnie ?**

Je suis insomniaque. C'est un essai très littéraire. Duras, Kafka, Proust, Cioran, ils l'étaient tous. La moitié de la littérature en parle. C'était déjà très rigolo de lire ces auteurs la nuit. Moi, j'ai tout essayé : l'acupuncture, l'hypnose, la chimie. Il y a un récit assez drôle à faire sur le sujet. Maintenant j'arrive souvent à faire quelque chose de mes insomnies, à lire, à écrire... J'ai des résolutions romanesques qui me viennent. Mais parfois, c'est juste l'enfer.

**Que pensez-vous du mouvement qui a suivi #MeToo ?**

On va dans le bon sens. Il faut absolument que les nanas gueulent. Dans le livre que je prévois d'appeler *Fabriquer une femme*, je vais m'intéresser à cette zone grise du consentement, que j'avais déjà explorée dans *Clèves*. Je pense que ma génération a supporté sexuellement des choses qui ne pourraient peut-être pas être qualifiées de viol, mais on s'approche. Le nombre de fois où on



MARIE DARRIEUSSECQ  
LA MER À L'ENVERS  
P.O.L., 249 pp., 18,50 €.